

“Les voiliers strient le lac et y tracent un sillage sombre... quelqu'un a passé par là. Veuille qu'ainsi ta vie laisse ta trace de par le monde.”

(Alexandra Balaceano, Territet le 6 mai 1931)

Alexandra de Hadeln - Balaceano (1911-1977) **Ébauche d'une biographie**

Il ne fait de doute qu'une sculpture ou un tableau peuvent être admirés sans en connaître l'origine, le contexte de leur production ou même son auteur. Mais si l'on veut pénétrer le mystère de leur création, comprendre les influences qui les ont motivés à leur origine, la vie de son auteur est la seule à fournir quelques clefs.

Dans cet esprit il nous a semblé impossible de présenter l'œuvre d'Alexandra de Hadeln née Balaceano, sans références à sa vie mouvementée, d'autant plus qu'elle eut une grande influence sur son œuvre, tant sur sa quantité - limitée à seulement quelque 800 œuvres, ses temps morts, ses changements parfois déroutants de style, comme sur les sujets qu'elle a abordés. Alexandra de Hadeln était une femme extrêmement complexe, à la fois volontaire et émotive, sûre d'elle-même mais fragile, qui affabulait souvent sur son passé, brouillant ainsi les cartes pour mieux protéger son parcours solitaire à la recherche d'un monde où l'amour et la beauté triompheraient. Aucun journaliste, par exemple, n'a réussi de son vivant à percer le mystère de son intérêt pour la mythologie et les centaures qui peuplaient son imaginaire d'artiste. La réponse est peut-être à trouver dans l'âme roumaine de cette émigrée, Européenne avant l'heure.

Son tort, sans doute, fut de changer plusieurs fois son nom d'artiste, de “Didi” ou “Sandra” à “Alex”, puis de “de Hadeln” à “Balacean” sans oublier ce mystérieux “hy”, guère la bonne méthode pour se faire un nom dans les médias. Son tort - mais avait-elle réellement tort? - a été également de se méfier trop de ceux qui voulaient l'aider et la faire connaître, propriétaires de galeries d'art et commerçants en tout genre avec qui les rapports se terminaient parfois par un échange de lettres d'avocat.

Cette biographie incomplète et sans doute partielle a été rédigée non seulement grâce aux données publiées par l'artiste de son vivant lors d'expositions et aux souvenirs de son fils, mais également en consultant une multitude de documents d'archive inédits, y compris pour ses déplacements d'avant-guerre, ses documents de voyage. Nous remercions M. Emmanuel Balaceano et Dr Emmanuel Minna, archiviste de la Royal British Society of Sculptors et surtout Erika de Hadeln pour leur aide.

Moritz de Hadeln
mai 2008

1911, 3 mars

(ou le 18 février, selon le calendrier julien) naissance à Bucarest de Alexandra Eugénia Scia-Balaceano, deuxième fille de Jean Scia (+1918), ingénieur, et de Marguerite Eugénia Balaceano (1883-1971) de Scaeni, fille unique de Pierre Balaceano, propriétaire terrien et juge au Tribunal de grande instance de Ploesti et d'Hélène Popovici, d'une famille de Brasov. Par sa mère donc, sa famille descend d'une lignée princière, les Cretulescu, les Filitti et Popovici... Selon des recherches plus récentes faites par le professeur Constantin Balaceano-Stolnici, la famille remonterait même jusqu'à Vlad le Moine (1452-1495), demi-frère du prince Dracula... Un des plus célèbres Balaceano, Constantin, préfet, ministre des affaires étrangères, ami de Napoléon III, est mort à Nice vers 1910. Alexandra, sa vie durant restera jalouse de sa sœur aînée Yvonne (1908-1978) - femme brillante et choyée, une des rares à l'époque à être diplômée de l'École Libre des Sciences Politiques de Paris (1930) - car Alexandra était persuadée, à tort sans doute, de n'être née - comme elle l'affirmait souvent - “que par accident”. Ses parents se séparèrent peu après sa naissance, en 1912. Marguerite, sa mère, avait elle-même peint des natures mortes et l'on dit qu'elle avait même donné un concert de piano à Dresde alors qu'elle y était en pension (1901 à 1904). Les talents d'artiste ne manquaient pas dans sa famille. Par exemple, ses cousines Anghel, filles d'un sculpteur, étaient à une époque cantatrices à l'Opéra de Monte-Carlo.



1916, 6 décembre

Après l'effondrement du front roumain à Vulcan , Szurduk (Surduc) et à Tirgu Jiu en novembre, l'armée allemande entre à Bucarest. Tandis que l'armée roumaine met le feu aux puits de pétrole pour qu'ils ne tombent pas entre les mains de l'ennemi, la famille royale et les autres familles dites "de sang royal" prennent refuge en Moldavie et le gouvernement s'installe à Jassy. Les Balaceano seront bientôt en route, comme bien d'autres, pour la France et s'établiront à Aix-les-Bains. La famille vivra un certain temps dans l'aisance en France grâce aux redevances pétrolières provenant de sa propriété en Roumanie.

1918-1928

Alexandra Balaceano, plus connue des amis comme Didi, passe son enfance en France entre Aix-les-Bains et Chambéry. L'on retrouve brièvement ses traces dans un pensionnat de jeunes filles, L'École du Sacré Cœur à Lyon, ensemble avec sa sœur aînée Yvonne puis au Lycée Victor Duruy à Paris. Mais elle passe son baccalauréat français vraisemblablement à Chambéry, avant d'entrer à l'École Nationale des Beaux-Arts à Lyon. Elle y travaillera avec le graveur André Jaques.

1930-1933

Durant cette époque, grâce à M. H. Mermoz, propriétaire du Grand Hôtel d'Albion, le Palais des Alpes d'Aix-les-Bains et ami de la famille, elle reçoit sa première "commande" pour réaliser 22 toiles, certaines de grandes dimensions, pour décorer la salle à manger, le salon et le fumoir de l'hôtel. L'hôtel sera détruit par un incendie quelques années plus tard lors de sa réfection.

1931-1932

Voyage en famille en Suisse. Du 1^{er} mai à juin, elle fera un bref séjour au pensionnat à l'Institut Fisher au Château d'Arvel à Territet-Montreux où elle sera photographiée en train de peindre entourée par sa famille. Les deux sœurs consultent à Genève une voyante, Mme Hotz, qui livre à chacune une prédiction écrite longue de 14 pages manuscrites. Elle lui prédit un avenir mouvementé. Alexandra était, comme beaucoup de Roumaines, assez superstitieuse. Durant l'année 1931, Alexandra tiendra un journal intime où abondent des réflexions sur la vie, l'homme - avec un grand "H", l'amour. On la sent seule: *"Si je suis seule, seule à jamais, pourquoi m'encombrer de tous les êtres falots et transparents qui ondulent à travers le monde. Ils ont lancé au travers de ma route un filet d'opinions aux mailles si serrées que personne ne glisse au travers. Mais je saurai le craquer de mes nerfs tendus à bloc. Je n'aime pas les hommes, j'aime l'Homme."* Elle quittera Territet-Montreux pour Ostende (20 juillet), puis Bruxelles (6 août) et enfin Paris (7 août) où elle découvre au Louvre les Arts égyptien et indien. Le 23 janvier 1932, toujours en famille, elle part pour Londres, puis pour Florence avant de retourner à Paris.

1932-1933

Alexandra Balaceano est étudiante à Paris à l'École du Louvre. Elle fréquente les cours de la Grande Chaumière, et devient l'élève d'André Lhote. Le 24 août 1933, Alexandra obtient son permis de conduire. Il sera validé par un permis italien le 5 mars 1937.

1933, 21 avril

Voyage en Italie, suivi d'un second le 18 octobre. C'est au cours de l'un de ces voyages en 1932 ou 1933 qu'elle connaîtra son futur mari, Harry Hudson-von Hadeln né à West Hartlepool (Yorkshire) en 1907, fils adoptif de l'historien d'art allemand Detlev Freiherr von Hadeln. Une dense correspondance entre eux témoigne d'un amour passionné. De 1933 date la sculpture en bronze du buste de Harry. Plusieurs voyages en Italie se succéderont: le 4 janvier 1934, le 4 avril 1934 puis le 26 juillet 1934. Le 22 octobre 1934 elle part pour Londres rejoindre son fiancé. Elle s'inscrit au Slade School et devient l'élève du sculpteur Charles Wheeler.

1934, 5 au 30 décembre

Avec l'aide notamment du diplomate roumain Georges Caranfil, elle réalise sa première exposition individuelle de 6 sculptures au "Leger Gallery" à Londres.

1935-1939

Alexandra expose des sculptures à l'Académie Royale de Sculpture à Londres et participe également au Salon d'Automne à Paris.

1935, 8 mai

Nouveau voyage à Florence, suite à la mort du père de son fiancé, Detlev Freiherr von Hadeln, suivi d'un second voyage le 5 septembre. Le 30 octobre 1935, mariage civil à la mairie d'Aix-les-Bains d'Alexandra et Harry. Le mariage religieux sera célébré peu après en la Cathédrale orthodoxe russe de Genève.

1936, 22 août

Naissance à Florence de son premier enfant, Maurizio von Hadeln qui meurt après cinq jours.

1935-1939

Alexandra apprend l'équitation et reçoit en cadeau de son mari un cheval, baptisé "Panurge". Elle participera à divers concours hippiques, dont celui de Bucarest en 1937 - son dernier voyage en Roumanie. Elle est élève de l'Académie des Beaux-Arts de Florence et suit les cours du peintre et sculpteur florentin Italo Griselli (1880-1958). Elle réalise à Florence plusieurs sculptures, dont deux de dimensions monumentales, un cavalier et un crucifix. En même temps, elle réalise une série de portraits.

1939

Inquiet par les répercussions des guerres coloniales de Mussolini, fin août 1936, le couple quitte l'Italie pour l'Angleterre une première fois à la veille du traité de Munich, puis une seconde fois, fin août 1939. En septembre Harry s'engage comme volontaire dans l'armée britannique. Il entre à l'académie militaire de Sandhurst (Londres) d'où il sortira avec le grade de capitaine. En 1937, Harry avait changé le nom de famille de "Hudson-von Hadeln" en "von Hadeln", puis fin 1939, de "von Hadeln" en "de Hadeln". Peu avant que Mussolini ne déclare la guerre, Alexandra entreprendra seule en voiture pendant la "drôle de guerre" un dernier voyage à Florence pour tenter de mettre en sécurité les biens de la famille. Peu après, leur villa sera séquestrée comme "bien ennemi".

1940

L'armée allemande envahit la France. Alexandra perd bientôt tout contact avec sa mère et sa sœur restées à Aix-les-Bains, puis à Vichy. En vain elle tentera de les contacter à travers la Croix Rouge Internationale. Alors que son mari est incorporé dans la 8^{ème} Armée en Afrique du Nord puis en Italie et ne reviendra qu'une seule fois en Angleterre durant la guerre, l'on retrouve les traces d'Alexandra à Londres, Oxford, Twakesbury et à Upton. Durant la guerre elle continuera sa carrière de sculpteur et créera une série de dessins et d'huiles inspirés des horreurs du conflit mondial. Elle participera entre autres à une exposition itinérante des artistes britanniques à travers le pays. Francophone, elle suivra avidement les nouvelles de la France occupée et s'abonne à la revue "La France Libre". Elle tissera des liens avec l'attaché culturel roumain à Londres, Ciotori, dont elle peint le portrait et sculpte un buste.

Entre temps, en cette même année 1940, suite au tremblement de terre en Roumanie, la propriété familiale à Scaeni est entièrement détruite.

1940, 21 décembre

Naissance à Exeter (Devon), où se trouvait le régiment de Harry, du deuxième enfant du couple, Moritz. A peine une semaine plus tard l'hôpital sera bombardé par un avion allemand. Moritz sera baptisé orthodoxe en Irlande du Nord, dans une baignoire dit-on, par le pope orthodoxe d'un bateau grec séquestré. Par la suite, son fils sera confié de longues périodes à une nurse, pour l'éloigner des bombardements allemands et permettre à Alexandra de poursuivre sa carrière d'artiste.

1942, 31 mars

Alexandra sera élue membre de la "Royal Academy of British Sculptors", sa candidature ayant été proposée par les sculpteurs Charles Wheeler (1892-1974, connu entre autres pour sa statue sur la fontaine de Trafalgar Square) et Margaret Wrightson. Mais dans l'impossibilité de la retracer après son départ d'Angleterre en 1945, sa participation sera plus tard suspendue et ne sera jamais renouvelée.

1944

Le 15 septembre 1944, sa sœur Yvonne donne naissance à un fils, Emmanuel Balaceano, qu'Alexandra ne connaîtra à Paris qu'après la guerre en retrouvant sa sœur et sa mère. Alexandra s'engage volontaire comme conductrice d'ambulances dans la Croix Rouge britannique avec le secret espoir d'être envoyée en France revoir les siens. Son unité est toutefois dirigée vers la Belgique, puis prévue pour les camps de concentration libérés, mais début 1945 elle démissionne et rentre à Londres pour rejoindre son mari fraîchement démobilisé. La famille se déplace alors vers Paris, Mâcon, Aix-les Bains en route vers Florence. Partout sur la route, sauf curieusement à Aix, Alexandra dessinera esquisses et aquarelles.

Dans le recueil de textes d'artistes " De la Palette à l'Écritoire" (éd. Correa) publié en 1946 par André Lhote qu'elle lit assidûment, elle soulignera parmi d'autres le texte accusateur contre Picasso de Maurice de Vlaminck "*Picasso est coupable d'avoir entraîné la peinture française dans la plus mortelle impasse, dans une indescriptible confusion [...] Car, seul avec lui-même, Picasso est l'impuissance faite homme*". Alexandra n'a jamais été attirée par le cubisme, même si deux esquisses d'un groupe de chevaux indiquent qu'elle y aurait un instant touché. Choissant un parcours artistique hors des "écoles", en cela elle ne suivra guère les traces de son maître André Lhote.

1945-1946

La guerre finie, il fut proposé à Harry de continuer sa carrière militaire, mais il refuse comme il rompt tout contact avec l'Allemagne, sauf pour une correspondance suivie avec la sculptrice berlinoise Renée Sintenis (1888-1965), pour laquelle il avait jadis posé comme modèle. Après la guerre, les difficultés financières s'accumulent. Leur villa via del Pergolino à Carreggi (Florence) doit être vendue, la lire est dévaluée. La famille loge brièvement via dei Fossi, puis comme sous-locataire dans ce qui allait devenir leur appartement, via Santo Spirito, dont toutes les fenêtres donnent sur l'Arno, entre les ponts détruits de la Carraia et de Santa Trinita. Impossible dans ces conditions de poursuivre une carrière de sculpteur. Alexandra se lance donc à corps perdu dans le dessin et la peinture. La famille renoue avec les amis d'avant-guerre, les familles Ferragamo, Gucci, De Faveri, Viganò et bien d'autres encore, des familles d'entrepreneurs dont les noms vont des décennies plus tard faire le tour du monde. Même avec seulement 50 lire dans son porte-monnaie, Alexandra gardera toujours une dignité exemplaire cachant l'adversité à son entourage et à ses amis, attitude qu'elle aura sa vie durant et qui force le respect.

Les temps commandaient d'agir. Au printemps 1946 le couple s'embarque sur le "Queen Elizabeth" à Cherbourg pour New York, des valises pleines d'objets produits par l'artisanat florentin (faïence, argenterie, bibelots en cuir... quelques estampes achetées Place du Dôme chez l'éditeur Albizzi). Moritz étant placé en pension à la Quesce à Florence, le couple sillonnera durant près de trois mois les États Unis vendant tout ce qu'ils avaient apporté. C'était un premier succès, mais seules les estampes - des fleurs de Laudons - furent recommandées par la suite, donnant le signal d'un filon à exploiter. En 1948, le couple se permet même une brève pause à San Francisco, visite le Fisherman's Wharf et assiste à un concert de Jazz. Comme à New York avant, il en résultera plusieurs aquarelles et tableaux.

1947

Alexandra expose pour la première fois à Paris ses aquarelles et toiles à la Galerie Jeanne Castel. Entre-temps, le couple entreprend de créer une véritable activité d'éditeurs d'estampes créant même à Paris une société, la "Glamor Srl", enregistrée chez le graveur André Nourisson qui travaillait à l'époque pour l'État (billets de banque et timbres-poste) comme pour des artistes connus, notamment pour Buffet et Salvador Dalí. A la fin des années soixante l'entreprise ne comptera rien de moins que quelque 400 cuivres de reproductions de classiques (Watteau, Boucher, Piranesi, Poilly, etc) et quelques artistes modernes. Cette production orientée surtout vers la décoration était destinée au commerce en gros à l'attention des décorateurs d'intérieur alors que la construction d'hôtels et de bureaux connaissait un véritable boom.

1949

Comme chaque année en janvier le couple prenait le bateau pour les États-Unis, et ceci jusqu'au début des années soixante. Les premières années Alexandra restait à New York pour gérer la clientèle locale tandis que Harry parcourait le pays en tous sens en autobus "Grey Hound" chargé

d'une lourde valise d'échantillons. Lors d'un de ces voyages elle eut une crise aigüe d'appendicite et dut être opérée sur le bateau au milieu de l'Atlantique. A cette même époque aussi leur fils à Florence tombe gravement malade et doit être plusieurs fois hospitalisé. Les factures médicales s'accumulent mais les affaires vont bon train. Fin janvier 1949, Alexandra organise sa première exposition sur le sol américain à New York à la Van Diemen Lillienfeld Gallery. Elle y présente un choix varié d'aquarelles et de portraits, de Florence ainsi que celles faites l'année précédente à New York et à San Francisco.

1950-1955

A Florence la vie s'organise, l'appartement s'agrandit alors que le couple passe du statut de sous-locataire à celui de locataire. La priorité devient celle de produire. Harry se met à colorier en masse les estampes et à faire la cuisine, tandis qu'Alexandra prépare les expéditions des rouleaux de gravures vers les clients aux États-Unis. Leur travail leur demande de fréquents déplacements vers Paris pour rendre visite aux graveurs et imprimeurs et trouver de nouveaux sujets à reproduire. Une fois, ils en profitent pour faire une escapade à La Rochelle, l'occasion de réaliser plusieurs aquarelles.

Renonçant à sculpter, faute de place mais aussi suite aux coûts élevés des matériaux, Alexandra se concentre sur la peinture. Elle peint au salon au pinceau mais aussi au couteau, utilise une paire de jumelles à l'envers pour s'éloigner de son travail pour mieux le juger. La famille, si elle est présente, est mise à contribution et le salon devient un rassemblement de critiques d'art improvisés. Le début des années cinquante sont celles de l'expérimentation de nouvelles techniques. Une presse à lithographie d'occasion est installée dans l'appartement mais finalement ne servira peu. Alexandra fait d'autres expériences, notamment avec des papiers chimiques de transfert et explore les possibilités offertes par le spray d'huile sur des plaques de verre dépoli. De ces expériences en elles-mêmes enrichissantes, il reste quelques exemples mais le but recherché de reproduire des œuvres à des fins commerciales échoue finalement faute d'en maîtriser suffisamment les techniques. Il n'en est pas de même d'une eau-forte des « Jardins des Tuileries » produite à la même époque et gravée à Paris sur trois plaques de cuivre pour les couleurs, qui connaîtra un franc succès commercial.

Viareggio et sa Pineta son des lieux privilégiés pour de brèves vacances après que l'appartement de la mère d'Alexandra à Cannes dut être vendu. Puis Harry se passionne de pêche et c'est la découverte des paysages de Toscane jusqu'aux sources de l'Arno. Durant ces années Alexandra participera à diverses expositions locales et prendra part en 1955 au "Concours international de peintres sur « l'Arno »" où près de 200 peintres amateurs et professionnels ont une journée pour produire une œuvre ayant pour thème le fleuve. Son œuvre sera primée d'une mention spéciale.

1957

Finalement elle se présentera aux Florentins avec une grande exposition à la "Galleria Spinetti" où elle fait ressurgir ses sculptures d'avant-guerre et présente de nombreux tableaux de Florence, de la Toscane, de scènes champêtres, de chevaux et - découverte récente - des scènes du cirque Togni, exposition qui attire l'attention de la critique tout en la déroutant par sa diversité.

Le critique d'art du journal "La Nazione" écrira "*Il suffit de regarder autour de soi pour trouver l'inspiration* » dit Mme de Hadeln, mais sans doute le secret n'est pas aussi simple et simpliste que ne voudrait le faire croire le peintre en souriant. Car on a la sensation que de toile en toile le désir de la recherche se multiplie: comme si de fois en fois le pinceau refusait de continuer sur la route déjà parcourue. Ainsi, au lieu de parler de "périodes", comme l'usage veut, l'on est poussé à vouloir parler de moments, d'instant, d'une suite anxieuse d'états d'âme."

La même année elle participe à la "Illa Rassegna del disegno contemporaneo" en y exposant quelques aquarelles. Dès cette époque elle se bat aussi sur un autre front, celui de sa mère, sa sœur et son fils, lesquels réfugiés à Nyon en Suisse après avoir tout perdu, nécessitent son aide. Et puis son fils qui en classe terminale du baccalauréat aurait découvert - sujet de classe - Karl Marx et semble pencher trop à gauche... et devient un sujet de prédilection des conversations lors des rencontres avec les amis.

Entre-temps, à la fin des années 50 elle caresse l'idée d'un livre illustré sur les cafés de Paris. Elle profitera de ses fréquents voyages pour réaliser plusieurs aquarelles et une huile au "Florence", au "Deux Magots", au "Procope", au "Café de la Régence"... Les textes devaient être écrits par sa cousine Annie Caranfil, laquelle après que son mari ait demandé l'asile politique en France en 1948, s'était reconvertie un temps en guide pour des groupes de touristes. C'était la belle époque de l'existentialisme et les cafés comme les boîtes étaient au centre d'une vie passionnante. Hélas, faute d'un éditeur ou d'argent, le projet dut être abandonné.

1963-1964

Après des mois de préparation, deuxième exposition individuelle à Paris à la Galerie Andre Weil. A cette occasion, Georges Pillement écrira: *"Cette artiste d'origine roumaine qui a étudié à Paris et à Londres ... n'appartient à aucune école proprement dite, mais manifeste une sensibilité toute moderne qui sait exprimer l'émotion aussi bien d'un paysage que celle d'un visage, du cirque ou d'un champ de course. Elle sait rendre toutes les finesses de la lumière, toutes les vibrations de l'atmosphère avec un art subtil et délicat qui rappelle par instants Dufy. Elle sait éliminer d'un visage ou d'un décor tout ce qui est superflu pour ne garder que l'essentiel, les masses qui s'opposent et les lumières qui leur donnent leur volume, comme dans cette vue de l'Arno, si dense, qui évoque Marquet..."*

L'année suivante elle participe à Vichy à l'Exposition Ufacsi (*Union Féminine Artistique & Culturelle Salons Internationaux*) où elle est primée avec la médaille d'or pour un tableau du pont Santa Trinità de Florence.

1965-1968

Alexandra expose à nouveau à Florence à la "Galleria Santa Croce" (1966). Entre-temps elle reprend pour la première fois depuis la Guerre la sculpture. Elle réalise un buste de son fils avec une caméra de cinéma entre ses mains, ce dernier étant devenu réalisateur de documentaires et s'apprêtant à se marier. Le 11 novembre 1966 elle est aux premières loges lorsque l'Arno inonde la ville. En vain, cette nuit-là, observant de sa fenêtre l'eau du fleuve qui montait inexorablement, elle téléphonera aux pompiers de la ville pour les avertir du désastre imminent. Pendant trois jours le couple restera isolé, l'eau étant montée à près de deux mètres à l'entrée du Palais Guicciardini où ils logeaient. Après le désastre, l'armée installera des projecteurs pour éclairer les rivages, ce qui lui inspirera une toile. Toujours cette fascination de la lumière, que ce soit celle d'un monument éclairé de nuit, sous la tente d'un cirque ou ici produite par un phare antiaérien dirigé à raz des maisons le long d'un Lungarno.

Peu à peu la vie reprend son cours normal. Dès septembre 1967 elle participe à l'exposition collective "IIIème Biennale de Peinture" à Loudon avant d'entreprendre une grande exposition à la "Galerie du Zodiak" à Genève en mars 1968, où le thème du cirque domine les œuvres exposées. Puis elle se lance dans la production d'une série d'aquarelles humoristiques ayant pour thème des clochards sur une plage idyllique dont les boutades sont souvent inspirées par son mari qui se moque du verbiage de certains intellectuels italiens de l'époque - au point d'en faire un pastiche qui sera utilisé plus tard pour introduire une exposition. En parallèle elle entre dans un monde mythique peuplé de centaures plus ou moins puisés dans un univers mythologie quelque peu romancé. En ces temps où les brigades rouges sévissent en Italie et où Florence est plongée la nuit dans le noir par économie d'électricité, son message est que la vie est faite d'espérance et doit au contraire "être joyeuse".

En 1971 sa mère, Marguerite Balaceano meurt à la Lignière, près de Nyon, après une longue vie mouvementée entourée de l'affection des siens. Ayant renoncé sa vie durant à solliciter une autre nationalité que la sienne, elle n'aura cessé de rêver d'un retour hypothétique en Roumanie et des temps où l'argent du pétrole coulait à flots, des souvenirs qu'elle confia à des cahiers qui lui ont survécu. Mère et fille auront peu avant sa mort l'occasion de retrouver la sérénité dans leurs relations souvent orageuses.

1972, 29 avril

Durant un bref séjour à Nyon un soir après une balade en ville le drame frappe brutalement. Harry est soudainement pris d'atroces douleurs à l'épaule, est amené à l'hôpital de Nyon et meurt en moins de quatre heures. Totalement désespérée, Alexandra est sur le point de perdre la raison.

Elle accuse les médecins de n'avoir pas fait le nécessaire pour le sauver, voudra même leur intenter un procès que son fils refusera de seconder, attitude qui finira par creuser un fossé profond entre mère et fils qui restera jusqu'au bout les divisant l'un de l'autre. Les obsèques de Harry seront célébrées à la Cathédrale orthodoxe russe de Genève, là où le couple s'était marié près de 40 ans plus tôt, puis il sera enterré au petit cimetière de Genolier - près duquel il rêvait de construire un jour une villa. Comme le veut une vieille tradition roumaine, Harry sera enterré entre autre avec, entre ses mains, les clefs de son automobile, une Lancia. Alexandra ne cessera de répéter que sa vie est ainsi entre les mains de Dieu "et qu'il décidera du moment de la rappeler à Lui".

Du drame de cette séparation naîtra une nouvelle Alexandra qui se lance à corps perdu dans la peinture et reprendra ses activités de sculpteur. S'ouvre alors une des époques les plus productives de sa carrière d'artiste, comme si elle voulait rattraper le temps perdu.

1973-1975

Coup sur coup en Suisse, elle organise deux expositions de sculptures et de peintures, l'une à la Galerie Chantepierre à Aubonne (1973), la seconde à La Galerie-Club Migros à Lausanne (1974) - exposition inaugurée par Jean-Pascal Delamuraz (1936-1998) alors syndic de Lausanne et dont le vernissage se déroulera en présence de clowns sous la tente du cirque. Depuis la mort de son mari, elle fréquente assidûment le cirque Knie où elle est admise même aux répétitions dans les coulisses du cirque. Les lumières du cirque, les trapézistes et autres acrobates la fascinent, mais avant tout elle devient l'admiratrice des clowns dont elle réalise de nombreux portraits. Elle rencontrera brièvement Charlie Chaplin à Vevey, offrira un tableau à Federico Fellini et un album de clowns aux enfants du Prince de Monaco, puis à travers un avocat lausannois - celui même qu'elle avait chargé de faire le procès des médecins - elle découvrira la presqu'île de l'Argentario au sud de la Toscane. Sa vie est dorénavant partagée entre de fréquents voyages en voiture entre la Suisse, Florence et l'Argentario.

L'Argentario est une découverte. Elle y peint toute une série de tableaux à Porto Ercole et à Porto Santo Stefano, considérés par certains comme étant parmi ses œuvres majeures. Elle y montre en tout cas une forte maîtrise de son art et surprend par la force de son expression et la violence de sa palette. Elle a même le projet de faire publier un livre illustré sur la presqu'île et charge un écrivain local des textes. Mais le projet devra être abandonné. S'inspirant de masques étrusques, elle crée aussi une série de têtes de Bacchus, dont l'une sera utilisée comme étiquette de bouteilles de Chianti et d'huile d'olive. Elle sculpte beaucoup. Naissent des personnages curieux souvent inspirés de sa série des clochards. Personnages énigmatiques mais néanmoins joyeux où des oiseaux et des poissons viennent au secours d'êtres interrogateurs.

1975

Introduite par Susanna Agnelli, maire de la presqu'île, Alexandra organisera deux expositions de peintures et de sculptures à l'Argentario, la première au "Studio Dino Rosi" à Porto Ercole, la seconde à la "Galleria Il Molo", à Porto Santo Stefano. Le vernissage sera suivi d'un concert de guitaristes sur la place du village, comme si la musique devait obligatoirement compléter son œuvre en la faisant chanter. Alexandra ne jouait d'aucun instrument de musique bien que ses tableaux soient truffés d'une multitude d'instruments, flutes de pan, accordéons, guitares, trompettes, clarinettes ou mandolines. De tout temps, le tourne-disque était omniprésent lorsqu'elle peignait. Ce furent d'abord de vieux 78 tours de musique populaire roumaine ("Sarba Oltreneasca", "Foaie Verde", ou "Doina Din Nai") ramenés de Bucarest en 1937, puis Paul Robeson ("The Killing Song" ou "Congo Lullaby") découvert aux Etats Unis avant le maccartisme, du flamenco andalou (notamment la musique du ballet espagnol Pilar Lopez), celle de chansonniers populaires italiens (Le trio de guitaristes Andres Segovia, par exemple) ou la musique d'un orchestre de cirque.

1976

Elle se fâche avec son ami avocat suisse de l'Argentario, va jusqu'à demander la protection des carabinieri pour qui sait quelle menace plus ou moins imaginaire, puis décide de déménager en Suisse craignant que l'Italie ne devienne comme sa Roumanie un autre pays aux "mains des communistes". C'était l'époque où Aldo Moro préconisait une alliance de gauche avec le parti de Berlinguer. Dans une interview à la radio, elle se déclare "socialiste", mais on peut douter de ses convictions car la politique n'a jamais été de son lot. Elle déclare même un jour que les "pauvres sont heureux" tant que l'on ne leur révèle pas leur état de misère... Churchill, De Gaulle comme le

révolté Malraux conservent son estime inconditionnelle, ainsi que certains peintres français, peu importe s'ils étaient finalement communistes ou non. La religion non plus ne l'attirait apparemment pas. Si elle sculpta jadis un crucifix pour lequel son mari servit de modèle, et si certaines œuvres durant la Guerre sont imprégnées de références à la Passion, cela était sans doute plus de la symbolique que le résultat d'une foi militante. Croyante mais peu pratiquante, sa religion était de méditer longuement devant les fresques de Domenico Ghirlandaio de l'Eglise Santa Trinita à Florence ou celles de Fra Angelico de la cathédrale d'Orvieto.

En prévision de la Fête des Vignerons de Vevey en 1977, elle crée la sculpture d'un Bacchus assis sur des feuilles de vignes destinée à orner une fontaine du village de Genolier. Malgré l'appui du syndic de la bourgade, le conseil communal refusera finalement cette offre. Une deuxième sculpture du même thème restera une ébauche. Elle créera aussi une série de six petites sculptures d'un couple d'amoureux destinées à servir avec des sous-plats comme "cendriers". Ils seront offerts à la maison Gucci pour être commercialisés, mais cette dernière les jugera "trop érotiques" pour sa clientèle. De tels refus, loin de la décourager, la rendent plus combative que jamais. Mais le temps lui manquera.

Elle organisera en Suisse ses deux dernières expositions, l'une à la Galerie de la Cathédrale à Fribourg en mai 1976, l'autre peu après à la Galerie Picpus à Montreux, toutes deux avec ses peintures et ses sculptures. Pour ces expositions elle créera ce qui reste sans doute sa plus grande toile peinte (1,40 m par 2,30 m) présentant trois clowns jouant de la trompette au bord de la mer au clair de lune. A cause de ses dimensions, cette œuvre sera refusée par les galeries, car prenant trop de place. Elle prêtera aussi un temps ses toiles florentines à une trattoria toscane à Ouchy et celles de cirque pour décorer le salon de l'hôtel Carlton à Lausanne.

La critique locale est mitigée, comprend mal son parcours et montre sa perplexité face à une œuvre qui échappe aux standards et aux modes en vogue. L'on peut avoir certes diverses opinions sur son œuvre, le fait est qu'elle a toujours refusé d'être assimilée à un groupe d'artistes ou à une école, que ce soit en Italie, en Angleterre ou en France. Elle était sans doute trop Européenne et trop individualiste pour cela. Quant à la Roumanie de Nicolae Ceausescu de l'époque, cette terre de ses origines, elle était devenue pour elle une terre sans nom et sans âme qui la hantait seulement comme un rêve lointain.

Dès cette date et pendant plus de trente ans, l'œuvre d'Alexandra de Hadeln-Balaceano sera emmagasinée dans un entrepôt, et à ce jour ne sera plus jamais exposée en public.

1977, février

Tandis qu'elle continue, malgré un déménagement partiel en Suisse, à faire la navette entre la Suisse et Florence, toujours avec la vieille Lancia de son mari, son fils part pour un long voyage de sélection de films en Amérique Latine. A la mi-février dès son retour, elle l'interroge au téléphone sur son expérience. Il lui dit d'avoir été impressionné par les milliers d'enfants dans la rue. Alors, soupe au lait comme elle pouvait l'être, Alexandra monte au créneau, et dans un déluge de mots l'accuse - sans fondements réels - d'être "communiste" pour terminer la conversation en larmes en lui lançant " j'ai mal aux entrailles de t'avoir mis au monde". Ce sera sa dernière phrase à son fils avant sa fin tragique.

Le 27 février au matin, à la veille d'un voyage vers la Côte d'Azur et Paris, elle part pour Rome reprendre possession d'un tableau ancien resté chez un expert. Elle était grippée comme l'attestent les médicaments qu'elle utilisait. De Rome elle reprend l'autoroute à Orvieto pour foncer à quelque 150 km à l'heure vers Florence. En conduisant, elle buvait une canette de bière et mordait dans une tartine de pain lorsqu'au kilomètre 305 près de Sienne, dans un virage, elle perd la maîtrise de son véhicule qui fera plusieurs tonneaux dans le fossé. Sans ceinture de sécurité, avec des pneus d'hiver trafiqués par un garagiste complaisant, elle mourra sur le coup. Dans sa chute, le coffre du véhicule s'était ouvert comme pour un dernier clin d'œil et sur près de 100 mètres avait dispersé les affiches d'une de ses expositions où l'on lisait en grosses lettres "Balacean". Son mari, Harry, l'avait rappelée à lui. Elle n'aura droit qu'à un bref article de fait divers dans le journal de Florence "La Nazione". Son œuvre et ce qu'elle avait fait pour Florence était déjà oubliés.

Il faudra trois jours à la police, sur signalisation du laitier de la via Santo Spirito, pour retracer son fils en Suisse. Dans une petite chapelle d'un vieux cimetière entouré d'oliviers sur les collines siennoises il dut la reconnaître. Son corps fut ensuite transporté à Florence puis vers la Suisse où après un service religieux à la Cathédrale orthodoxe de Genève, elle fut inhumée auprès de son mari à Genolier. Sur le portail de ce vieux cimetière il est gravé "Le repos des chrétiens". Elle n'avait que 66 ans. Sa sœur Yvonne devait la suivre peu de temps après, frappée d'une crise cardiaque.

Chez elle à Florence, après sa mort, furent trouvées deux ébauches de sculptures en argile desséchée hélas au-delà de toute récupération, celle d'un jeune homme inconnu appuyé contre un socle, de facture plutôt classique, et celle d'un radeau contenant l'ébauche de plusieurs personnages, les membres de la famille Gucci réunis pour une sortie en mer.

Et parmi les croquis de sculptures qui jonchaient sa table de travail, au dos d'une feuille de papier à lettre d'un hôtel lausannois, l'esquisse d'une coupe de champagne avec l'inscription: "*La vie est faite pour être heureux*".



Août 2008